

## Cap-aux-Diamants

### L'histoire de « L'événement »

Georges-Henri Dagneau

---

Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : [id.erudit.org/iderudit/6357ac](https://id.erudit.org/iderudit/6357ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)  
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Dagneau, G. (1985). L'histoire de « L'événement ». *Cap-aux-Diamants*, 1(2), 35–38.

---

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

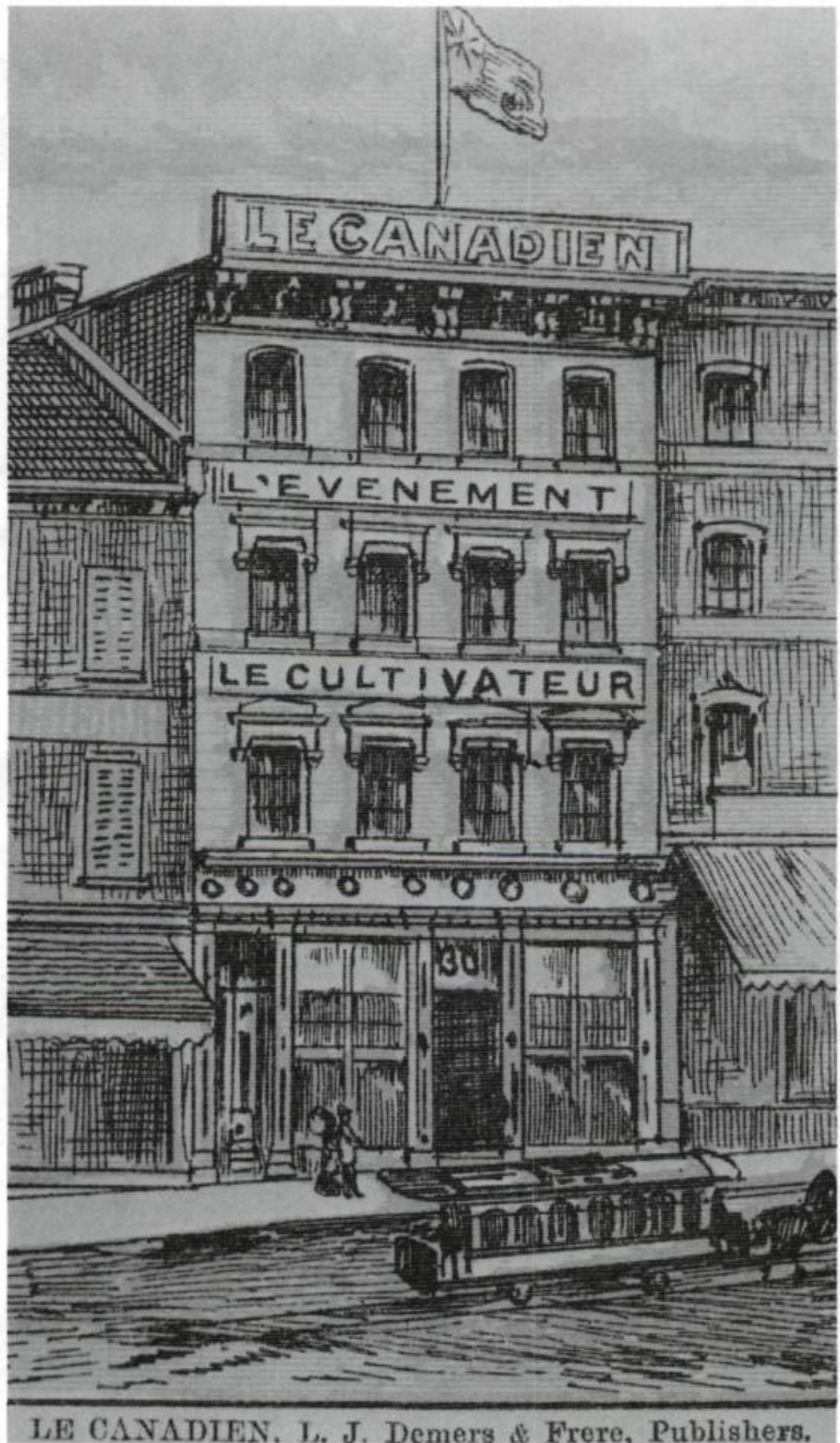
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## L'histoire de «L'événement»

L'ÉVÈNEMENT: 1867-1967! Deux dates, celle de la fondation de ce quotidien et celle de sa suppression. À Québec seulement peut-on mettre un journal à mort l'année même de son centenaire, érigeant ainsi la bêtise à la hauteur d'un monument!

Heureusement, L'ÉVÈNEMENT avait eu le temps de faire sa marque en devenant un véritable symbole. Tous ceux qui l'ont connu, entre les deux guerres, avec Edmond Chassé à la proue, reconnaîtront le bienfondé de la métaphore. Oui, mais L'ÉVÈNEMENT des cinquante premières années, de 1867 à 1917? C'était déjà un vivant symbole de Québec, sans l'ombre d'un doute. La preuve? En 1892, l'éditorialiste du temps, dans un numéro consacré au vingt-cinquième anniversaire du journal, y énuméra vingt et un de ses collaborateurs, réguliers ou occasionnels. Or, de ce nombre, dix-huit ont vu leur nom passer à la postérité au point de figurer soit dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, soit dans le *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec*, soit dans le *Guide parlementaire du Canada*, soit dans le *Répertoire des parlementaires québécois*. À quatre-vingt-cinq pour cent, donc, les collaborateurs de L'ÉVÈNEMENT sont restés assez célèbres ou importants pour que, cent ans après, leurs noms figurent dans l'un ou l'autre de ces ouvrages de référence! C'est significatif!

Pareille concentration de talents divers reposait sur la densité de la population coincée dans un espace extrêmement restreint et délimité. Le Vieux-Québec, enfermé dans ses fortifications, dont les portes ne furent élargies ou supprimées qu'après 1867, dans la majorité des cas, et d'où le Parlement n'était parti qu'après l'incendie du palais épiscopal qui l'abritait en 1883. Le Château Frontenac s'appelait encore le château Saint-Louis et servait d'école normale, le presbytère de Notre-Dame de Québec et la Basilique revêtaient quasi autant d'importance que l'Archevêché, à la veille de devenir palais cardinalice; le bureau de poste était alors non seulement le plus important mais aussi presque le seul; le Séminaire, les Ursulines, les Jésuites, l'Hôtel-Dieu (seul hôpital à Québec avec celui de la Marine) et l'hôtel de ville, même situé rue Saint-Louis,



*Siège social des journaux Le Canadien, l'Événement et le Cultivateur situé au 30 Côte de la Fabrique. (Tiré de: The City of Québec Jubilee Illustrated, 1887) Archives de la ville de Québec.*



# IMPRIMERIE

## L. J. Demers & Frère

### 30, RUE LA FABRIQUE, H.-V.



LE CANADIEN, L'ÉVÉNEMENT  
LE CULTIVATEUR,  
*Les Soirées Canadiennes, La Gazette Officielle,*  
*Les Débats des Chambres de Québec,*  
*L'Enseignement Primaire, Le Directory.*  
**SONT IMPRIMÉS À CET ÉTABLISSEMENT.**

Publicité de L. J.  
Demers et Frère qui  
publiait l'Événement  
(Tiré du *Cherrier's*)  
Directory en 1884).

le parc de l'Artillerie où l'on ne fabri-  
quait pas encore autant de munitions  
qu'on en fera à partir du début du  
siècle, la Citadelle, le Manège mili-  
taire, le club de la Garnison, l'évêché  
protestant, la cathédrale protes-  
tante, le «Morrin College» et les  
divers temples protestants, tout cela  
fera —, n'oublions pas le Palais de  
Justice, l'Université Laval et les  
hôtels —, que le Vieux-Québec ren-  
ferme tout ce qu'il y a de notables  
religieux, civils et militaires. N'ont  
pas été mentionnés les industries et  
les commerces. De très nombreux  
ateliers d'artisans au sens propre du  
terme, certaines entreprises indu-  
strielles comme la fabrication de  
l'électricité, du gaz et le téléphone,  
les écuries de louage alors importants  
et indispensables, variaient à l'ex-  
trême le paysage urbain.

Quant aux journaux, dans le der-  
nier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, il y avait  
*L'Électeur*, qui deviendra *Le Soleil*  
en 1896 et qui logeait dans le bas de la  
côte de la Montagne; il y avait L'ÉVÉ-  
NEMENT qui se trouvait rue Buade et  
dont l'adresse au 30 de la côte de la  
Fabrique n'apparaîtra que dans l'an-  
nuaire de 1883-84; le «Daily Tele-  
graph», également rue Buade; le  
«Morning Chronicle», également  
rue Buade. Si l'on ajoute à cela l'Ins-  
titut canadien, les réunions des litté-  
rateurs chez l'un ou chez l'autre  
(pendant un certain temps, ce fut  
dans l'arrière-boutique de la librairie  
Crémazie), on obtient alors l'idée  
approximative du très haut degré de  
concentration de l'«intelligenza»  
québécoise dans un espace absolu-  
ment exigü. Toutes les rues du Vieux-  
Québec étaient bordées des demeures  
de ces juges, officiers, médecins,  
notaires, ingénieurs, commerçants et  
manufacturiers, banquiers et spécia-  
listes de la vie maritime, dont le tra-  
vail se décrivait alors généralement  
d'un mot anglais: «shipping agent»,  
«shipchandler», etc... Les consuls  
étrangers jouaient alors un rôle  
beaucoup plus important que de nos  
jours ou, plus exactement, plus visi-  
ble parce que relié directement à la  
vie maritime du port, elle-même infi-  
niment plus développée que de notre  
temps.

L'ÉVÉNEMENT connu donc les  
mêmes heurs et malheurs que tous les  
immeubles de ce quartier surchargé,  
en particulier par les incendies.  
Ainsi, on trouve un contrat en date  
du 15 février 1904 en vue de faire  
faire les réparations consécutives à  
des dégâts considérables causés par  
le feu. Enfin, à 11 heures du soir le



vendredi, 14 février 1936, les flammes ravagent lourdement le magasin de jouets Kirouac, voisin du journal. Évalués d'abord à 25 000 \$, les dommages finissent par atteindre le double.

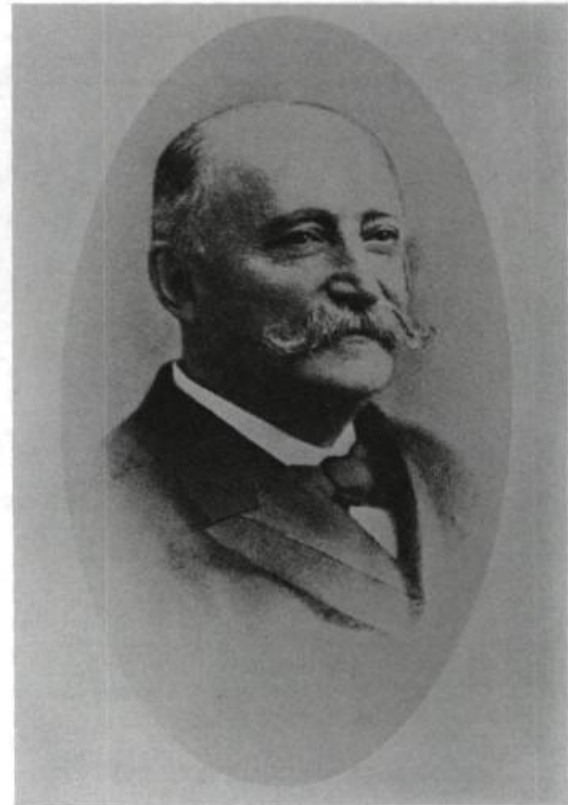
Le journal de la côte de la Fabrique eut naturellement maille à partir avec ses confrères: d'abord avec *Le Soleil*, libéral, tandis que L'ÉVÈNEMENT fut plus longtemps conservateur qu'autre chose; ensuite avec *L'Action Catholique* de la rue Sainte-Anne, à partir de 1907. Ainsi, en 1925, L'ÉVÈNEMENT nie catégoriquement toute rumeur de fusion avec *Le Soleil*, rumeur répandue par *la Chronique-Télégraph* et *l'Action Catholique*. La chose finira tout de même par se produire en 1936, lorsque *Le Soleil* a acheté L'ÉVÈNEMENT. Deux ans plus tard, *Le Soleil* achetait *Le Journal* et le fusionnait avec L'ÉVÈNEMENT qui devenait L'ÉVÈNEMENT-JOURNAL. Puisqu'on en est à ce chapitre, disons que les statistiques du *Canadien Advertise Rate and Data* révèlent que L'ÉVÈNEMENT-JOURNAL tirait à 11 046 copies au 31 mars 1956 (p. 61); à 11 162 en novembre-décembre 1959 (p. 55); à 11 940 en septembre-octobre 1961 (p. 55); à 12 559 en novembre-décembre 1963 (p. 57); à 11 287 en septembre-octobre 1965 (p. 59); à 10 419 en janvier 1967 (p. 53). Pareil tirage n'indique aucune chute susceptible d'être interprétée comme un signal d'alarme formel. L'affaiblissement de 1967 peut très bien correspondre à la cessation d'efforts, conséquence d'une décision déjà prise ou du moins pressentie. Quoi qu'il en soit, une chose est absolument certaine et facile à prouver, le colonel Oscar Gilbert avait offert aux propriétaires de défrayer lui-même personnellement le déficit de L'ÉVÈNEMENT-JOURNAL pour éviter qu'il disparaisse l'année de son centenaire. D'ailleurs, il se désolidarisa de la décision en donnant sa démission. Si, au dire de madame Rolland, on a commis des crimes au nom de la liberté, qu'est-ce qu'on n'a pas fait pour des raisons d'affaires!

Chose qui en surprendra peut-être plusieurs, L'ÉVÈNEMENT n'a pas toujours été un quotidien du matin. C'est le samedi, 6 novembre 1920 qu'il parut le matin pour la première fois. Il y eut alors une transformation importante du journal. On notera également que c'est en 1921 qu'y entra un jeune homme de 27 ans, Émile Castonguay, le père de Claude Castonguay, l'actuel p.d.g.

de la Laurentienne. M. Castonguay devait en devenir le directeur peu après. Comme Émile Jean, du *Nouvelliste*, M. Castonguay appartenait à cette catégorie d'hommes d'affaires qui auraient aussi bien pu faire une carrière dans une profession intellectuelle que dans les affaires. M. Castonguay était un érudit et un homme d'un goût raffiné, dont la bibliothèque et la collection de disques prouvaient qu'il ne s'agissait pas d'une réputation surfaite.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les frères Demers furent propriétaires de L'ÉVÈNEMENT. Une étude plus approfondie devra un jour établir la série des propriétaires de ce quotidien. Pour le moment, qu'il suffise de dire que Me Honoré Chassé, avocat, lança un journal sous le nom de L'AVANT-GARDE et qu'il y perdit toutes ses économies: cela se situait avant 1900. Il garda une imprimerie et l'exploitait lorsque la mort le surprit en 1903, à l'âge de 43 ans. Sa veuve, née Émilienne Larocque, continua l'entreprise et finalement en 1924, elle fit fusionner cette dernière avec L'ÉVÈNEMENT, dont elle devint la directrice. Déjà, son fils Edmond faisait partie du personnel de rédaction et devait illustrer la boutique par ses reportages sensationnels. Le plus connu de tous est évidemment celui qui a trait au drame du Sault-au-Cochon: Edmond Chassé fut le premier à dépister l'auteur du crime. Hélas! Ce n'était pas dans L'ÉVÈNEMENT qu'il le fit, mais dans *Le Canada*, de Montréal. Reste que pour connaître la carrière de ce journaliste hors-pair, il faut lire l'article que Gaston-Robert Poulin lui consacra dans LE PETIT JOURNAL du 2 octobre 1949, sous le titre «Le Doyen est un as» — du suicide de Paris au Crime du Sault-au-Cochon. Car, si cette affaire qui a alimenté l'imagination de Roger Lemelin, ne fut pas dévoilée dans L'ÉVÈNEMENT, en revanche, le faux suicide mentionné dans le titre du *Petit Journal* a bel et bien été révélé par Chassé dans L'ÉVÈNEMENT, sauf que c'était en 1911. N'empêche que pour avoir mis à jour cette fuite d'un aristocrate français, Edmond Chassé y gagna un stage de 15 jours au *Matin* de Paris, en 1911, if you please!

Combien d'autres noms ne faudrait-il pas mentionner au sujet des journalistes de L'ÉVÈNEMENT! Il faut signaler Jos Barnard, qui a fini sa carrière au *Soleil*, mais qui, dans ses propos signés d'un pseudonyme emprunté à la mythologie, disait tout



Hector Fabre, journaliste politique qui fonde en 1867 le journal *l'Événement*.



Le colonel Oscar Gilbert lors du pique-nique annuel des employés à la plage du pont Garneau.



# L'ÉVÉNEMENT

JOURNAL QUOTIDIEN

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE : S. MARCOTTE

RÉDACTEUR-EN-CHEF : HECTOR FABRE

faut pas rire de ces choses-là, surtout la nuit...—Cela porte malheur !...  
—Mais enfin,—reprit l'étranger,—il a été convenu que tu me conduirais jusqu'à Saint-Claude et que je te donnerais  
fallait affronter avec sa monture, et que la neige rendait plus dangereuse encore. Il assujettit solidement autour de son bras la bride du noble animal, et il le tira en avant.—Le cheval, effrayé

**M. RHEAUME**

Ci-dessus Agent de la Tenure vicariale donne avis qu'il tiendra son Bureau d'aveu et Procureur au No. 12, porte voilée de l'Église des Ursulines, Québec, le 10 Janvier 1880.

ce qu'il voulait sur un ton doux-amer, dont Eugène L'Heureux, de *L'Action Catholique*, éprouva un jour le côté plutôt amer que doux, en 1930 et quelques, lorsque, dans la grande controverse au sujet de la nationalisation de l'électricité, il signa un éditorial qui disait au premier ministre du temps, Alexandre Taschereau, qu'il avait menti. Mal lui en prit: le cardinal-archevêque de Québec, Rodrigue Villeneuve, lui servit une réprimande publique pour n'avoir pas employé le ton qui convient à un journal catholique. Eugène L'Heureux se soumit humblement et fut par la suite décoré de la médaille Bene Merenti. Mais, dans l'intervalle, Jos. Barnard avait écrit: «Eugène Sue».

On doit aussi mentionner le nom de Jean-Marie Turgeon. Il était notaire de profession et très tôt, il assumait le poste peu envié de chef de nouvelles. Son langage, paraît-il, ne renfermait pas que des fleurs mais si vous imaginez le climat de la salle de rédaction de L'ÉVÉNEMENT de l'époque où l'inconfort le disputait à l'exiguité, les algarades avec ou sans allusions liturgiques se comprenaient fort bien! Turgeon a signé beaucoup d'articles sous le pseudonyme de L'Oncle Gaspard. On doit aussi se souvenir de Damase Potvin, non pas qu'il y fut journaliste pendant bien longtemps, seulement de 1911 à 1922, mais parce qu'il y publia toujours des chroniques d'histoire régionale ou de comptes rendus littéraires fort nombreux. Un autre personnage typiquement québécois qui collabora à L'ÉVÉNEMENT fut Auguste Galibois, qui avait fait la

première guerre, en avait profité pour se renseigner sur la politique internationale et donnait par la suite des chroniques sur les sujets les plus variés mais dans un français impeccable. C'est une bonne partie de la haute-ville qu'on pourrait ainsi faire défiler dans l'énumération des collaborateurs de L'ÉVÉNEMENT.

Parmi les propriétaires de L'ÉVÉNEMENT, il faut mentionner Herman Fortier, qui a été président du conseil d'administration de la compagnie. Il y eut aussi le sénateur David-O. L'Espérance, l'un des sénateurs de R.B. Bennett, en même temps que Lucien Moraud.

Sauf erreur, Jean-Louis Gagnon a aussi commencé sa carrière de rédacteur en chef à 26 ans à L'ÉVÉNEMENT. Combien de futurs avocats y ont gagné leur cours de nuit en suivant le jour les leçons de nos juges et juristes. Ce fut le cas de Jean-Charles Bonenfant. Il y fallait une santé de fer.

À l'époque qui précéda l'arrivée de la radio, les journaux étaient les seuls établissements reliés à une ligne télégraphique et susceptibles de donner des nouvelles rapidement. Comme la côte de la Fabrique était une artère très achalandée, L'ÉVÉNEMENT publiait sur des panneaux de toile couverte de larges caractères peints à la main les résultats des élections, le soir même où ils étaient connus, ce qui représentait une attraction considérable. D'ailleurs, le *Chronicle-Telegraph* faisait de même, rue Buade, en anglais, naturellement!

On peut dire, en terminant, que L'ÉVÉNEMENT a vraiment été une sorte d'école de journalisme, à l'époque où il n'y avait aucun enseignement de ce qu'on a appelé par la suite les sciences humaines. Évidemment, dans le temps, on n'étudiait pas ces dernières, mais on se frottait à l'humanisme et l'osmose, les punitions, l'émulation et la volonté faisaient le reste.

Je savais, en commençant le présent article, que je le terminerais en «laudator temporis acti». Qu'on me l'ait demandé constitue pour moi un honneur! Nombre de mes collègues encore vivants, tel Lorenzo Paré, par exemple, auraient pu le faire bien mieux que moi! Espérons que j'aurai donné le goût aux étudiants du département d'histoire de Laval de choisir L'ÉVÉNEMENT comme sujet de thèse. Je ne garantis pas le diplôme, mais sûrement l'intérêt de la matière!

Georges-Henri Dagneau